

ACTION POÉTIQUE

**PORT**

**ET**

**MARINE**

avec un poème inédit en français de

**PABLO NERUDA**



Des poèmes et des récits de

Jean-Noël AGOSTINI, Serge ATAROFF,  
BERTRAND, Jean BRIANES, Nicole CARTIER-  
BRESSON, Henri DELUY, J. GUGLIELMI,  
René KOCHMANN, Jean MALRIEU,  
André REMACLE, Jean TODRANI

**PRIX : 175 Frs**





484

2295

**ACTION POÉTIQUE**

**PORT ET MARINE**



MARSEILLE  
JUN 1955  
NUMÉRO 4

Le prochain numéro d' "Action Poétique" sera consacré aux peuples en lutte pour leur libération.

1113 7 11 11  
31 11 11 11  
11 0 11

*Aux matins et dockers  
de Marseille*

1875

1876

## ODE A RIO-DE-JANEIRO

---

Rio-de-Janeiro, l'eau  
est ton drapeau,  
agite ses couleurs,  
souffle et sonne dans le vent.  
O ville,  
naïade noire,  
tu es tissée  
de clarté sans fin,  
d'ombre brûlante,  
de pierres et d'écume  
dans le gracieux balancement  
de ton hamac marin,  
le mouvement bleu  
de tes pieds de sable,  
le rameau allumé  
de tes yeux.  
Rio, Rio-de-Janeiro,  
les géants  
ont éclaboussé ta statue  
de grains de poivre,  
ils ont laissé  
dans ta bouche  
des filets, des nageoires  
troubles et tièdes,  
des promontoires  
de fertilité, mamelles de l'eau,  
pentes de granit,  
lèvres d'or,  
et entre les pierres brisées  
le soleil marin

illuminant  
tes écumes étoilées.  
O Beauté,  
ô citadelle  
de peau phosphorescente,  
grenade  
de chair bleue,  
ô déesse  
marquée de successives  
vagues d'agate noire,  
il monte  
de ta nudité de statue  
un parfum  
de jasmin mouillé  
par la sueur, une fraîche  
acidité  
de caféières, de fruiteries,  
mais peu à peu, sous ton diadème,  
entre la double merveille  
de tes seins,  
entre les coupoles  
de ta nature,  
pointe la dent du malheur,  
la cancéreuse traîne  
de la misère humaine,  
la grappe  
des vies sans joie  
sur les côteaux lépreux,  
terrible ver luisant,  
émeraude  
sortie du sang,  
ton peuple s'étend  
jusqu'aux limites de la forêt  
dans une rumeur opprimée  
de pas et de voix sourdes,  
migrations d'affamés,  
de pieds obscurs en sang.  
Ton peuple,  
plus loin que les fleuves,  
dans la dense Amazonie,



oublié,  
dans les épines du Nord,  
oublié,  
dans la soif des plateaux,  
oublié,  
dans les ports mordus  
par la fièvre,  
oublié,  
à la porte de la maison  
d'où il fut chassé,  
te demandant  
un seul regard,  
et oublié.

En d'autres terres,  
royaumes, nations,  
îles,  
la ville capitale,  
la couronnée,  
fut la ruche  
des travaux de l'homme,  
l'enseigne du malheur  
et de la réussite,  
la foire de la pauvre monarchie,  
la cuisine de la pâle république.  
Tu es toi  
l'aveuglante vitrine  
d'une sombre nuit,  
la gorge  
couverte  
d'eaux marines et d'or  
d'un corps  
abandonné,  
tu es  
la porte battante  
d'une maison  
vide,  
le vieux pêché,  
la cruelle  
salamandre

intacte  
dans le brasier  
des longues douleurs de ton peuple,  
tu es  
Sodome,  
oui, Sodome,  
éblouissante  
sur un fonds obscur  
de velours vert,  
entourée  
de crêpe sombre, d'eaux  
sans limite, tu dors  
dans les bras  
de l'inconnu  
printemps  
d'une planète sauvage.  
Rio, Rio-de-Janeiro,  
que de choses,  
je dois te dire. Noms  
que je n'oublie pas,  
amours  
qui mûrissent leur parfum,  
rendez-vous avec toi, quand  
venue de ton peuple  
une vague  
ajoutera à ton diadème  
la tendresse,  
quand  
à ton étendard d'eaux  
les étoiles de l'homme  
monteront,  
non de la mer,  
non du ciel,  
quand je verrai  
dans la splendeur  
de ton auréole  
le noir, le blanc, le fils  
de ta terre et de ton sang  
élevés  
à la dignité de ta beauté,



égaux dans l'éclat de ta lumière,  
humbles et orgueilleux  
possesseurs  
de l'espace et de la joie.  
Alors, Rio-de-Janeiro,  
quand,  
parfois,  
pour tous tes fils,  
non seuls quelques-uns,  
tu donneras ton sourire, écume  
de naïade noire,  
alors,  
je serai ton poète,  
je viendrai chanter  
avec ma lyre dans ton parfum,  
je dormirai sur ton ruban  
de platine,  
ton sable  
incomparable,  
dans la fraîcheur bleue  
de l'éventail  
que tu ouvriras sur mon sommeil  
comme les ailes d'un  
gigantesque  
papillon marin.

**Pablo NERUDA " ODAS ELEMENTALES "**

*Editorial Losada S.A., Buenos-Aires, 1954*

Traduction : J.-N. AGOSTINI

## LES VEILLEUSES DU VIEUX-MARSEILLE

---

*Ce poème a été écrit pour célébrer l'anniversaire douloureux de l'évacuation des vieux quartiers menée sous la direction de la Gestapo et avec le concours de la Milice française, le 23 janvier 1943. Dans la nuit du 28 janvier 1951 des veilleuses placées sur les fenêtres devaient commémorer ce souvenir et s'élever en signe de lutte et d'opposition au réarmement de l'Allemagne.*

Les veilleuses du Vieux-Marseille  
Portent des larmes dans leur flamme  
Et les cris ont brûlé les lèvres  
Il y a huit ans que la nuit tourne  
Avec des mains pleines de cendre.

Les veilleuses du Vieux-Marseille  
Ce sont les feux vivants des tombes  
Les visages des morts en terre  
qui dans la nuit lèvent la main  
pour s'opposer aux nouveaux crimes.

Les veilleuses du Vieux-Marseille  
que les vents noirs n'osent éteindre  
que les passants saluent tout bas  
Elles ont des yeux qui regardent  
Le lointain voilé de l'hiver.



Les veilleuses du Vieux-Marseille  
Je pourrais dire nos regards  
ont percé l'oubli de la brume  
vers l'avenir qui devant nous  
continue la route des morts.

Les veilleuses du Vieux-Marseille  
Ne sont-elles voies lumineuses  
Blanches nuits dans le souvenir  
Fleurs éclairantes de l'espace  
Signes de vie de nos martyrs.

Les veilleuses du Vieux-Marseille  
Porteront les mots enflammés  
dans la gorge froide des lâches  
qui ferment la nuit sur leurs yeux  
donnent linceul aux mauvais rêves.

Les veilleuses du Vieux-Marseille  
depuis longtemps veillent en nous  
l'amer pays de la mémoire  
où tant de noms sont calcinés  
où tant de vies peuplent la mort.

Les veilleuses du Vieux-Marseille  
sont la belle espérance à suivre  
quand les pas de l'ombre résonnent  
sur les jours cherchant leur chaleur  
comme le sang au lit des veines.

Pour que la nuit ne brûle plus  
les nuits d'amour de ceux qui s'aiment  
pour que le vent ne saigne plus  
emportant nos douleurs humaines  
pour que le silence n'ait plus  
le ricochet des cris de haine.  
Mettons nos mains ensemble sur leur flamme.

Le printemps est un heureux pays où l'on débarque soudain.

L'eau inhospitalière humecte encore les quais, la brise se cache à l'ombre des maisons. Le soleil nous guide vers les parties hautes de la ville, nous tenant par le cœur.

La mer est vaincue.

Quant à ce vaste pays possédé de soleil, il est temps déjà d'aller le conquérir.



*Sur la colline où fut plantée la première tente grecque, face au large, à l'Ouest que la marche de l'homme regarde toujours avec le soleil, adossé à l'Est et au continent où la lumière naît, j'écoute.*

*Le port de Marseille, c'est pour moi plus qu'une image, un mouvement, une clarté brutale, une foule disparate, des mâts, des coques, des cheminées, des grues ou des kilomètres de quais. C'est un bruit. Et c'est un bruit, parce que c'est le travail.*

*Avant de vivre ici, je ne suis passé sur ce port qu'en visiteur, presque en touriste. J'ai vu des carènes que l'on repeignait, des gens qui franchissaient des passerelles, et je n'ai pris garde qu'aux sirènes. Depuis que tout ce que j'ai de loisir ou de repos s'ordonne devant cette esplanade entre le Fort Saint-Jean et les Môles J, tout a changé de sens : les sirènes m'agacent parce qu'elles séparent, les passerelles sont de tristes chemins, et la peinture que l'on étend sur les carènes contient des produits toxiques. Brusquement, je sens l'existence d'un port selon une intensité différente, comme si j'avais changé de système de mesure.*

*Il y a cette ironie du ciel et de la mer lumineux à tout rompre au-dessus et autour d'un travail que ses bruits me révèlent. C'est ce qui m'en parvient de plus humain, et de plus vrai. Ce fracas des wagons dans la nuit, ce sont des nerfs déchirés, des heures de veille, des palanquées jusqu'à l'épuisement. Le grincement d'un aiguillage, le démarrage d'une locomotive, m'ouvrent la porte sur la peine des hommes, et ce que mes yeux, autrefois, ont vu distraite-*

ment, sort de ma mémoire : la poussière près des silos, la puanteur grasse des graines, et tout ce qu'il y a de harcèlement dans un tas de ballots ou de sacs.

Car la vie d'un port, ce n'est pas simplement un tonnage brut, un chiffre de passagers, une statistique par denrées et par provenances, les évaluations des experts. C'est surtout le dos ployé d'un homme sous une balle de coton avarié, ou la bouffée de puanteur qui lui saute au visage à l'ouverture d'une cale. C'est son usure et l'oubli de sa dignité, sur lesquels se taisent les revues économiques, et dont me parlent sans repos les roulements et les grincements de la nuit.

## MARSEILLE

---

Aujourd'hui  
il se prépare en France une bataille immense  
pour faire triompher  
la Paix

Aujourd'hui l'ombre a bu la source, aujourd'hui  
nous marchons sur la nuit, nous marchons sur l'air froid  
de l'hiver qui n'en finit pas.  
Nous nous impatientons.

L'hiver s'est recouché, les vieillards endormis  
ont aplati leurs corps sous les ailes du froid  
voici juin ! Le beau temps a déterré les corps  
des amoureux enfouis.

Ces amoureux se lèvent  
ce matin, ils mettent un pied léger  
sur le dos gris des taupes, sur le dos  
des exploiters de guerre.

Je ne sais rien, l'ombre a bu la source  
a bu mon œil, a bu l'amour  
qui depuis cinq ans entre toi et moi grandit.

Marseille  
Incohérente ville, ville montagne  
Je t'aime.

Marseille tes toits sont beaux ! La fleur de l'amandier  
a jeté sur les enfants ses feux.

Les guerres se continuent, s'entremordent  
Moi, hélas ! je prends mon temps  
Le temps n'a pas de propriétaire  
Le temps est simple.

Remontons la montagne : il n'y a pas de lit  
ce soir pour les amants qui boivent la poussière.  
que boirons-nous demain ? Dans les maisons éclatent  
les drames.

— Puisque l'œil du ciel est mort il n'y a plus de tragédie  
seulement des drames, des drames, des drames  
des coups de pied au cul,  
des coups de théâtre.

Ce n'est pas vrai.

Aujourd'hui  
les Marseillais ont envoyé à Genève leurs délégués  
pour faire triompher la Paix du Monde  
Aujourd'hui la Beauté  
triomphe.

Ah ! montons la montagne : un beau jour reviendra  
la gloire, la beauté et ses atours tragiques,  
un beau jour reviendra, un mois de juin paisible.  
Marseille  
ville cahotique, ville libre  
je t'aime.



## D'UN BORD A L'AUTRE

---

*« Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent »*

V. HUGO.

Ce qui est bien est le soleil.

Mais il n'est pas assez quand il est seul.

De ce bord du rivage à celui qui s'étend

A portée de la mer,

Les dockers de Marseille ont des frères si pauvres

Qu'ils n'ont pas de pain sec à briser sous leurs dents.

Et ce jour qu'on leur fait au-dessus de l'Aurès

N'est pas celui du vent éclairant sur le sable

Le blé mûr qu'il leur faut pour battre la moisson,

C'est la nuit sur la nuit

Au petit jour de la répression,

C'est l'arme à la main qu'on fusille.

Le ciel plus bas que terre sur les villages ratissés,

L'amour que l'on méprise pour ne pas l'épargner.

Travailleur algérien, on te tue dans les mines,

On te tue sur les routes, on te tue sur les quais,

Dans les boutiques, où tu ne peux rien acheter,

Où tes yeux se cachent dans les vitrines

Pour ne pas pleurer.

On te tue et tu portes en avant ton histoire

La terreur mise à jour laisse intacte tes chances,

Ton pays sera libre,

**Libre de porter le visage qu'il aime,  
Libre de planter du blé, d'arracher des vignes.  
Travailleur algérien, tu es au front du monde.**

**Nous saurons tout changer,  
L'arme de l'épaule et l'outil de travée.  
L'avenir est passé de visage en visage.  
Tu sècheras tes larmes avec du pain  
Tes mains libres au-devant de la mer  
Porteront l'horizon plus loin que les ruelles,  
Bâtiront un soleil où chacun puisse naître  
Et tes rêves à venir perdront toute souffrance.**

**Le silence doit s'ouvrir.  
Notre union a fait naître du rivage  
Les signes avant-coureurs de la joie.**

**Nous répondrons à jamais de la terre.**

## SABLES

---

Ils ont mangé des tartines de sable  
Puis ils ont bu tout le sel  
Avec leur peau  
Ils ont souillé la terre  
Et l'eau  
Ne les a pas apaisés.

Parce qu'un soleil leur masquait l'horizon  
Ils ont rêvé de conquérir le monde.

Ils sont partis pour la guerre  
Le vent a pris leurs étendards  
Des mères en ont fait  
Des mouchoirs.

D'autres sont venus  
Chargés du même poids héréditaire

Ils ont posé leur croix à terre  
Et ils se sont endormis.

## TA PART DE LIBERTÉ

---

C'est l'heure où sur le port l'ombre presse le pas  
le soir a estompé le pourtour de collines  
le mauve se fiance au nuage incarnat.

le soir s'est emparé du Pharo et des îles.

Marseille où les baisers d'été jamais ne refroidissent  
dans les ruelles austères et chaudes  
qui escaladent l'horizon de toutes parts

tu as un de ces rires à ta lèvre de sel  
qui fleure l'air marin et le poisson de roche  
tu as un de ces rires où le mistral se mêle au bruit des  
[coquillages.

Marseille je t'ai vu dans mon enfance  
rougeoyer un beau soir — les Galeries brûlaient  
c'était avant la guerre un prélude endeuillé.

mille neuf cent quarante-deux, accrochés à tes places  
ils voulaient te vêtir de la couleur feldgrau  
ces hommes avec le deuil cousu à la giberne  
et déjà des envies d'Oradour dans les yeux.

ton âme, ta chaleur, ils les dynamitèrent  
un soir d'hiver resté planté dans notre cœur  
tu partis charriant tes paillasses trouées  
vers Fréjus, camp de tri pour la déportation.



Cette rue tu l'avais baptisée Paradis  
où la Gestapo fit habiter la torture  
quatre cent vingt-cinq au cœur des beaux quartiers

en ce temps liberté tu étais en vacance  
la guerre dans les rues semait des barbelés  
des pancartes komandantur soldatenkino  
mais l'espoir comme un bal défendu subsistait.

je t'ai vu déterrer tes morts dans le silence  
la rage au cœur par un matin de mai

août mille neuf cent quarante quatre, août torride  
Marseille je t'ai vu arracher tes pavés  
je t'ai vu insurgé place de Castellane  
comme aux Chartreux, aux cinq Avenues, au Canet  
carrefours où le sang fleurit les barricades  
j'ai vu fuir la Wehrmacht couverte de branchages  
on entendait déjà les clairons des goumiers.

Marseille je t'ai vu pavoiser sous les balles  
les fenêtres du port  
Mais tu avais si forte envie de vivre  
que tu sus payer cher ta part de liberté.

Jamais tu n'as été prince de l'insouciance  
comme certains l'ont répété  
tu sais bien même si tu sais rire  
que le pain dans la sueur et la poussière  
ne se gagne qu'au prix du sang  
tu sais bien que le pain ne vient pas le matin  
comme le beau soleil en ouvrant la fenêtre  
pas plus que la liberté  
tu sais que de tous temps ces choses se gagnèrent  
un peu chaque jour  
tu sais que ce sont choses pour lesquelles on meurt  
un peu chaque jour

tu n'auras jamais su baisser le pavillon  
je te salue Marseille où je suis né.  
Marseille dont les rues se tournent vers le large  
Marseille tu fais tien le parti du soleil.

Marseille d'aujourd'hui, famélique et malpropre  
tu n'as pas pour autant honte de ta misère.

ma ville aux yeux battus de docker surmené  
lance les avenues sans ombre de tes quais  
comme des cris d'espoir aux quatre coins du temps.

## A FLEUR DE QUAI

*A Deluy*

Aube

Le monde hésite  
Au bord de mes deux yeux  
Au seuil de mes lèvres  
Est-il dehors ? Est-il dedans ?  
En attendant de le savoir  
Ma joie s'agrippe  
A ce geste d'ouvrir une fenêtre.

D'ailleurs

Disons que l'eau est sans couleurs,  
Qu'ainsi qu'un oiseau de grand large,  
Qui fait halte,  
Un bloc d'espace pacifique  
S'est posé sur le quai.

Oui, je le sais, je vous le dis :

Il fait un temps à manger son bonheur  
Tout cru. Mais comment dire à d'autres :  
Qu'à plein nez je respire la ferveur des naissances ?

Minute ! A part le bruit de l'eau contre les coques  
Le silence n'a pas encore plus que le poids de son nom,  
L'air est battu d'ailes salées,  
Minute pure,  
Au bord, au seuil,  
Pourquoi hésites-tu à te connaître ?

Sur le Vieux-Port

Le petit jour a une odeur de vin rosé  
Demain est à portée de vos narines  
Brillant comme une écaille de poisson  
Demain est là.

## AU TRAVAILLEUR DU PORT

---

Au matin, quand tu vas au quai chercher l'embauche  
Il a les yeux ouverts, le capital

Debout,  
crachant fumées d'usines véhémentes, acquéreur de terres  
[et de ciels,

Seigneur des mers.

Il veut une brique de plus au chantier, un rivet de plus à  
[la porte

Les machines ont chanté ses louanges. Il les croit

Il veut ta force à son profit.

Toi, camarade, qui marches dans la ville

Tu as ta part faite de méthodiques blessures quotidiennes

Menuiserie de cicatrices qui entaillent l'âme et la chair.

Ne parlons pas de ces faims brouillées et satisfaites parce  
[qu'il le faut bien,

de jours à petites joies et longs labeurs qui font une vie de  
[louage,

La vieillesse qui vient d'un seul coup,

la peau brûlée,

les chances qui s'échappent.

Ta part est une expérience à la petite semaine des  
[existences qui ne s'inventent pas.



Patrimoine aussi vieux que le monde qui t'échoit  
Où sont à cette heure Jacques Bonhomme qui épouvanta  
[les Rois

Saint Just et Robespierre  
Il est mort, Charles Nédelec. Gabriel Péri repose  
Mais il vit celui de demain, il marche dans la ville  
et c'est toi

Toi seul commandes ton espérance.

Quel grand chantier en construction dans ta démarche !  
Car tu n'es pas seulement Marseille, la Cabucelle, la  
[Belle-de-Mai,

Te voilà Alger, état d'alerte, terre d'urgence, ferment, silo,  
Tu rejoins Liverpool noir de charbon  
Tu marches dans toutes les capitales  
Tu es Shangaï et Leningrad,  
Hiroshima, la frêle, la brûlée, sur l'épine dorsale des  
[volcans

se confie à toi qui fais le porte à porte des continents  
pour que se construise à l'échelle de l'homme  
le temps nouveau.

Ce pas pesant sur l'histoire, un appel de sirène l'allège !  
Comme un navire dans le port, il entre dans le jour  
le soleil

à l'heure juste de la force et du travail  
et frappent marteaux, roulent palans et treuils,  
s'emplissent cales et réserves, et se déchargent  
les longs courriers haletants.

C'est chose grave le travail. La mer est belle  
quand monte aux agrès la voix qui réunit Paix et Fraternité

C'est dans la main même des maîtres que nous créons  
[les armes  
pour l'une et indivisible liberté.

## LA CABUCELLE

---

*Ici, le pavé luit, tremble. Les vitres tremblent lorsque passent les camions d'essence avec leur remorque : ESSO-I'HUILE-DES-RECORDS-DU-MONDE, les camions laitiers où s'entrechoquent les bidons. Un trolley fonce vers l'arrêt. Son timbre résonne, les voyageurs serrés, la main prise à la barre d'appui de nickel. Chacun la sienne. On ne se trompe pas.*

*— Allons, pressons sur l'avant, répète le receveur. Allons ! Il y a des oursins par là ?*

*A l'arrêt, un bar. Boulevard d'Anjou, un bar. Boulevard Didier, chemin de la Madrague, rue de Lyon... Le César-Bar, l'Amical-Bar, Mon Bar, l'International-Bar, le Bar des Inquiets... Les Raffineries ressemblent à une prison. Le soleil n'arrive pas à dégraisser le crépis où la pluie charbonneuse a laissé des traînées. Un trolley mugit. Des voitures passent. Un plateau de foin s'en va, à petite allure, et l'odeur du trèfle sec se répand, le temps de fermer les yeux. Sur le trottoir un homme en bleu s'avance. La manche de la veste flotte. Les machines ne sont jamais distraites.*

*Au bistrot, la petite tasse de café s'appelle une momie. Très loin, au delà des jardins, la ligne sèche des collines installe au bord du ciel ses villas blanches sous les pins, tandis qu'en relief s'échappe le jet blanc de vapeur d'une usine, de dix usines, et le panache noir du mazout rampe lourdement dans l'avenue avant de s'épanouir dans la perspective incolore, à la hauteur des arbres sans feuilles, des murs qui n'en finissent pas. Les parents se désolent, montrent leurs enfants, pâles, anémiés.*

— *Ce sont ces fumées qui les crèvent. Leurs poumons ne se dilatent pas...*

*Un mur porte CERDAN BAT ZALE au 11° ROUND. Une rue monte on ne sait trop vers où, vers des ruines. L'herbe envahit les pierres écroulées. Les Américains bombardaient la base sous-marine. Un clochard fait sa cuisine à l'entrée du blochkauss du haut du Boulevard Bernabo.*

*Un mur porte CERDAN abandonne au 9° round. Le temps passe... On a refait le mur. Il ne reste plus que CERDAN abandonne... On n'oublie pas.. Un enfant me dit en riant :*

— *J'ai les dents ratatinées. J'ai manqué de vitamines.*

*Un autre reprend :*

— *Quand les boches sont arrivés au charbonnage, mon pépé a fait descendre, puis a mis le couvercle. Il n'y avait plus d'ascenseur, plus de courant. On descendait les échelles. On se marchait sur les mains tellement on voulait vite faire. Puis on a sorti les échelles et on est parti dans le noir, dans des wagonnets. Des hommes avec des lanternes sortaient des galeries et nous donnaient des galettes. Ils disaient « pauvres petits ». On n'en mangeait pas. On avait trop peur.*

*Sur le pont, près d'Agricola, la fabrique d'huile et de savon, ça pue le suif. Ce parapet porte VIVE LA PAIX DU MONDE. L'herbe du ballast est vert acide par temps gris. Vus de haut, les trains qui vont aux quais sont des jouets d'enfants. Les murs jaunes, là-bas, sont ceux de la cité ouvrière. Il y a un tank ou une coupole blindée dans la cour, enterrés. On a planté des géraniums dessus.*

*La sirène prend au ventre. L'usine, le bateau. Deux, trois sirènes. Pendant la guerre, quand l'alerte sonnait, les avions étaient déjà sur la ville. On courait vers l'abri. Pendant la grève, c'est l'arrivée des CRS ou l'annonce d'une réunion syndicale, la grève tournante, tantôt un atelier, tantôt un autre. La police arrivait avec les gaz lacrymogè-*

nes. Le tram ne circule plus, les autos coincées entre les barricades klaxonnent.

Rue Honorine, trois Corses, le foulard noir sur la tête, s'en vont comme trois navires, les jupes gonflées par le mistral. Trois chemises se donnant la main se battent contre le soleil. Les arbres laissent danser leurs branches au-dessus des toits. Une voix s'inquiète : « Ange ! Ange ! Cet enfant me fera mourir... » Il est au Cap Pinède, Ange, à cette heure. Il y a là un vieux canon rouillé qui tire à blanc sur la mer. En cherchant bien, on trouve encore des détonateurs. On prend la poudre, fait un feu, la jette dedans. Ce que ça pète !

Il parle avec Eugénie, celle qui dort à la belle étoile, sous un pin, dans la Traverse des Cochons. Elle ramasse les « estrasses ». Elle va « à Gigi » — on dit comme ça — Gigi, c'est une femme qui « lui fait cuire ». Enfin, quoi ! ça veut dire lui prépare à manger. Elle fait ses robes avec des chiffons qu'elle ramasse et, pour les repasser, s'assied dessus.

On lui demande :

— Vous parlez seule, Eugénie ?

Elle répond :

— Quand on est vieux, on parle seul.

Ce n'est pas comme Barnabé qui frise noir, celui-là, et fait « Husch ! Husch ! » quand il voit un militaire et chante dans les cours « Je suis Luis Mariano... » On dirait qu'il s'est pincé les doigts dans une porte.

Un tram vers la Calade s'en va et suivent, comme une série de vagues, des camions de tout tonnage avec bâche, barricues, sacs... Contre le mur, des arabes se réchauffent, dépaysés, le béret jusqu'aux oreilles, enfoncés dans de vieilles tuniques de soldat, rapiécées. Des hommes, madriers sur l'épaule, traversent pesamment une cour. Entrepôts, hangars, entrepôts... Il y a un rat dans la rigole. Le « Sonthay » revient d'Aden. L' « André-Lebon » désarme.

Il est impossible de compter les cheminées d'usines.  
Anais est aussi un prénom arménien.

Toutes les maisons sont recouvertes d'affiches multicolores, comme percées d'innombrables fenêtres. Un mur fusillé porte : RESISTANCE DEBOUT. - Un autre reprend où il s'affaisse : HALTE AU FASCISME - LA PAIX SE GAGNE - LA PAIX SE GAGNE...

(1951)

(Extrait d'un roman «*Notre Rue*» dont la première partie a paru dans la revue «*Europe*»).

## 10 JANVIER

---

10 Janvier ! 10 Janvier ! Les pavés qui se lèvent,  
Les sirènes hurlant leur souffle de vapeur,  
Et ce bateau qui porte un nom doux comme un rêve,  
Nom de berger qui fut d'un savant : "*Le Pasteur*".

Tout est bleu dans Marseille et le froid et le ciel,  
Tout est bleu quand le port déferle avec l'usine  
En traînant le chant clair que l'on met au pluriel  
Pour arracher la paix aux marchands de benzine.

10 Janvier ! 10 Janvier ! C'est le même combat  
Que la France poursuit du fond de ses légendes.  
L'histoire l'a cueilli comme un raisin muscat  
Dans les buissons fleuris du bois de Brocéliande.

La rue s'est élargie de longues silhouettes,  
Olivier et Roland qui va vers Roncevaux,  
Jeanne d'Arc écoutant la voix de l'alouette,  
Les femmes de Marseille armées sur les créneaux ;

Cette épée qui se tend, c'est la tienne, Niozelles (1)  
Qui devant Louis le Grand jamais ne recula  
Et ce jeune homme fier au teint de demoiselle  
Je le connais, c'est toi, André Bastelicca (2).

---

(1) Gaspard de Glandevès-Niozelles défendit les franchises municipales contre les empiètements de l'absolutisme de Louis XIV. Il fut condamné à mort et réussit à s'enfuir en Espagne.

(2) André Bastelicca, fondateur à Marseille, de la première Internationale des Travailleurs.



Ces pas sur la chaussée, tels des cloches de bronze,  
Répercutent l'écho qui ne tarit jamais  
Des bataillons de mil huit cent soixante et onze  
Descendant d'Endoume et de la Belle-de-Mai.

Je retrouve l'écho montant aux Tuileries  
Du refrain tricolore « Aux Armes citoyens ».  
Aujourd'hui comme hier, face à la barbarie,  
Ce refrain nous reprend, nous guide, nous soutient.

Marseille du présent est debout qui réclame,  
Torrent impétueux chargé d'un même cri :  
« Paix au Viet Nam ! Paix au Viet Nam ! Paix au  
[Viet Nam ! »  
L'appel qui se déploie, sur tous les murs, écrit.

Marseille s'est levée ce jour avant l'aurore  
Pour ouvrir sa fenêtre au vent de l'amitié  
Et dire, sur le ciel, en lettres de phosphore  
Que les engins de mort soient bannis des chantiers.

Marseille s'est levée de son port où les grues  
Descendaient dans la nuit les mystérieux cercueils  
Où dormait pour toujours une jeune recrue  
Que recherche en pleurant une maman en deuil.

Comme le port est grand dans le vaste silence  
Qui l'enveloppe ainsi qu'une chape de plomb.  
Un voile de fumée à peine se balance  
Suspendu dans les airs comme un marteau pilon.

Les tracteurs ont stoppé. Les camions se taisent.  
Les wagons sont restés encore entrebaillés.  
Au bout d'un câble, un croc prend des airs de trapèze  
Sur le monceau de sacs qui semblent sommeiller.

Comme le port est vide, abandonné des hommes  
Qui le tiennent vivant aux muscles des épaules.  
Il n'est qu'une ombre grise où veillent les fantômes  
Des grands docks allongés sur le ciment des môles.

Les dockers ne sont plus sur les quais. Dans les soutes,  
Les marins à leur tour laissent les feux tomber.  
La ville, tout à coup, devient une redoute  
Où les cortèges vont en longues enjambées.

Ils ont, d'un seul élan, empli La Canebière,  
Crue soudaine jaillie sur des digues d'agents ;  
Elle roule le flot des chansons printanières  
Qui courent vers l'espoir comme du vif argent.

La rue leur appartient, la rue est leur domaine,  
Cette rue achevant sa course dans la mer  
Où l'horizon déploie, sur les mâts de misaine,  
Une écharpe d'azur aux peuples d'Outre-Mer.

Ils disent ce mot simple et doux, ce mot si court  
Qu'on peut le mettre au chaud dans le creux de la main,  
Ce mot si grand qui veut, pour le porter, qu'accourent  
Tous les peuples du monde au détour des chemins.

Ils disent cette paix sans qui la joie de vivre  
Crève aussi vite qu'une bulle de savon  
Et que rien n'est réglé lorsque éclatent les cuivres  
Qui préludent aux cris absurdes des canons.

Ils disent que la peau ne fait rien à la chose  
Que l'on soit jaune ou blanc, on a le droit d'aller,  
Avec la femme aimée, le long des lauriers roses  
Sans entendre, dans l'air, des avions siffler.

Ils disent qu'il n'est pas de peuples subalternes,  
Non plus de peuples rois, de peuples potentats,  
Que chaque peuple a droit, en ce qui le concerne,  
Pour vivre à sa façon de choisir son Etat.

Ils disent que le monde est chose universelle,  
Que le Palais du Louvre et le Temple d'Angkor  
Rendent l'homme plus fort et la terre plus belle  
Mais que le caoutchouc ne se paie pas en morts.

Ils le disent avec les mots justes qui battent  
Dans leurs cœurs d'ouvriers, de marins, de dockers,  
Avec cette colère ardente qui démâte  
Les pavillons menteurs en forme d'happe-chair.

Ils le disent ! La joie s'est glissée dans la ville  
En ce mois de Janvier lourd comme Messidor ;  
Mais la peur a roulé dans les ventres serviles  
Des hommes abrités parmi les coffre-forts.

Ecoutez donc. La peur s'avance par les rues.  
La peur marche en carrés chargés de mousquetons  
Et la peur, brusquement, affreusement, se rue,  
La matraque à la main et la bave au menton.

Elle gronde pareille à la bête de proie,  
La peur qui pour durer n'a que l'assassinat,  
Cette peur qui meurtrit, qui écrase, qui broie,  
Les visages brunis et les teints incarnats.

Le peuple, sans trembler, fait face aux C.R.S.  
Les poings nus, les yeux clairs, la tête relevée,  
Murs de chair, les dockers et les marins se dressent.  
La Marseillaise vit tout au long des pavés.

Le sang jaillit. Le sang tache La Canebière,  
Sang de la France amie, sang de la liberté.  
Il se mêle aux épis rouges sur les rizières  
Où jaillit le printemps du Viet Nam indompté.

## DOMAINE SENTIMENTAL

---

*Cette ville est aimée en force, comme on sait aimer après les heures de travail et de chagrin.*

*Etrange empire sans clé, emmuré par le soleil tranchant du bord de la Mer. L'Amour est venu dans le bris au bruit minuscule d'une coquille de pudeurs.*

*Ce fut ce petit matin, après une nuit de houle où le portefeuille ouvert d'un marin roulé au ruisseau me rapporta, calligraphié aux étoiles, le nom et le prénom de l'amour même, que je ne savais pas si largement partagé. Ainsi tous, séparément, nous parlions de la même chose qui sont la Mer et l'Amour — ou bien habitions-nous la même chambre de chauffe ?*

*Que faire du marin ?*

*Il fallut l'endosser comme costume de joie et pendant qu'il rêvait en croisière, graissant les chaînes de son bord, reprendre le beau voyage de la rue au matin, en attendant le passage combien salubre du cantonnier sur les mazouts de la nuit.*

*Que faire du marin ?*

*Ce sera pour l'incertain, suivant la flûte enchantée par tous les vents, bourlinguer de la République à la rue de Forbin — et que ces vents de mer soient turbulents pour lui rappeler pourquoi et comment nous sommes ici rassemblés.*

*De longs courriers ce soir sont rentrés, la femme et la*

*fille du navigateur se bousculent dans une cuisine pesante et plus joyeuse.*

*Ce mois-ci, nous fumerons à travers toute la ville les cigarillos brésiliens, rapportés à fond de cale par les frères bleus de notre Pavillon.*

*Et qu'il soit donné cette nuit aux marins américains d'oublier leur langue et leur police. Et qu'il soit donné aux marins grecs un instant de confiance pour soulager leur nuit du haut mal de leurs Iles. Et qu'il soit donné aux rues désoleillées la chaleur houleuse de la mer toute proche, afin que les cœurs se sentent à l'étroit et parlent, parlent infiniment du fraternel domaine des Ports.*

*Car la fièvre qui prend au sommet de ces nuits haletantes, c'est l'Amour à boire.*

*Les grilles des quais cernent chaque navire comme chantier pétillant d'or.*

*Aux feux des mâts, la mer répond comme répondrait l'huile bouillante.*

*Est-elle habitée ?*

*Ou bien vivante, elle saisit au vol le mégot qu'on lui lance, la bouteille vide, la lettre déchirée, chaque fois, toute une vie.*

*L'entrepont, le pont, les grues et les pontons portent entre leurs poutres aux yeux savants des gens de mer, des portes fleuries sur des printemps pacifiques.*

*Auront-ils le temps ?*

*Trop de nuit passe sur trop peu de pain.*

*Sur les couchettes et sur les quais, les cœurs gardiens battent pour un autre immense Soleil.*





"ACTION POÉTIQUE" est  
publiée à Marseille par un groupe de  
poètes qui pensent, avec ELUARD,  
que "la poésie a pour but la vérité  
pratique".

Chacun dans ce numéro, avec ses  
moyens personnels, a voulu rendre  
hommage aux marins et aux dockers  
de Marseille et de tous les ports, ces  
hommes que l'on appelle les garde-  
côtes de la Paix.

N



# "ACTION POËTIQUE"

*publiera bientôt :*

**Jean MALRIEU**  
**UN HOMME PARLE**

avec des illustrations de  
**Jacques BARBACANNE**



**André REMACLE**  
**MES COURSES ET BAGAGES**

avec des illustrations de  
**DIANA**



**Henri DELUY**  
**D'UN BORD A L'AUTRE**

avec des illustrations de  
**Louis PONS**



**Jean-Noël AGOSTINI**  
**POÈTES D'AMÉRIQUE DU SUD**